

AUX PLANÈTES

Jean-Claude Roullier

Éditions ThoT
Roman

Jean-Claude Roullier est né à Toulon, dans le Var. Diplômé de la Sorbonne, il devient administrateur et exerce, entre autres, outre-mer, dans les Caraïbes et l'océan Indien. Il revient finalement s'installer en métropole, dans la région parisienne. *Aux Planètes* est son quatrième roman.

PROLOGUE

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent.

BAUDELAIRE

Un univers géométrique de tours cubiques et de barres asymétriques, ainsi se présenteraient Les Planètes aux yeux de l'improbable visiteur, s'il s'en trouvait un assez fou pour oser s'y aventurer.

Même les pelouses au pied du béton paraissent artificielles. Accablées de sales couleurs hypocrites, elles égrènent au fil des saisons tous les tons du sordide et du triste. Pitoyables pelouses mitées, selon les caprices de la météo, de plaques de terre sèche ou de mares boueuses, autant d'hommages dérisoires aux footballeurs improvisés qui scandent tous les jours ou presque de leurs matchs inorganisés, animés et bruyants, la vie monocorde de la cité.

Les Planètes, c'est d'ailleurs un bien grand mot. Un tout petit pluriel aussi singulier qu'injustifié. À l'échelle de

l'univers miniature, bigarré, interlope et cosmopolite qu'elle abrite, la déplaisante enclave enkystée dans la pimpante et riante Alfortbourg, cette louche cité des bords de Marne qui hésite constamment entre décrépitude et réhabilitation, n'est en effet découpée en quartiers qu'entre Mercure, Jupiter, Uranus et Vénus. C'est pauvre. À peine un demi-système solaire, ça ne fait guère sérieux, il n'y a vraiment pas de quoi pavoiser...

On dirait d'ailleurs que les promoteurs immobiliers de ce vaste programme de logements sociaux se sont arrêtés en cours de route. Effrayés sans doute par ce qu'ils voyaient sortir de terre devant eux. Ils ont buté contre le château qu'on dit, à la cité, inhabité et hanté. Vaste manoir du dix-neuvième, noire, terrible et formidable bâtisse aux volets toujours clos, dédale inextricable de couloirs, de pièces et de salles dissimulés derrière d'épaisses murailles. Étrange château dont on perçoit à travers les arbres plusieurs fois centenaires du vaste parc qui l'entoure et l'ombrage, l'impressionnante et sinistre silhouette.

Le pressaient-ils déjà en 1962 nos ardents promoteurs dont l'œuvre s'arrêta comme par magie aux grilles cadenasées du vieux château ? Pressaient-ils ce qu'il adviendrait cinquante ans plus tard de leur cité de seize immeubles, à l'impitoyable arithmétique de deux tours, deux barres, toutes semblables pour chacun de leurs quatre quartiers, véritable « copier-coller » de geek dégénéré, reproduisant à l'identique des immeubles en tout point uniformes, sur deux modèles : un pour les tours, c'est alors quinze étages pour trente-huit

mètres de haut, un pour les barres, et c'est près de cent cinquante mètres de façade pour une petite dizaine d'étages ?

Imaginaient-ils vraiment le futur de ces Planètes ? Peut-être pour les plus lucides d'entre eux mais rien n'est moins sûr. Certains disent d'ailleurs qu'une seconde tranche de quatre quartiers, en tout point similaire à la précédente, était prévue, continuant de longer la Marne dans Alfortbourg la coquette, détruisant sans pitié le triste et sombre château, mais que les financements publics n'étaient jamais arrivés.

Allez donc savoir ?

Aujourd'hui, on ravale Uranus.

Les tours et les barres se couvrent à tour de rôle d'échafaudages mobiles descendus du haut des immeubles au bout de longs filins d'acier. Puis viendra sans doute le tour de Jupiter. Pour Vénus et Mercure, cela a été fait, il y a trois ans ; pourtant on le voit bien, le délabrement guette déjà ; l'immeuble de cité, on le sait, c'est une de ses constantes les plus remarquables, vieillit vite et mal.

Tout ça coûte bien cher pour des habitants, les planétaires, dont le député-maire Michel Berhillon sait qu'ils ne voteront jamais pour lui, reclus dans leur mauvaise cité, épine dans le pied, horrible tache salissant sa belle ville replète, cossue et bourgeoise de banlieue parisienne, qui sans cela eût été un véritable délice sous-préfectoral de province, havre de paix à quelques kilomètres à peine de la capitale. Heureusement pour Berhillon, Les Planètes votent peu et de toute façon quand elles votent, c'est toujours aux extrêmes, dispersant leurs voix dans d'inutiles suffrages, mal répartis

entre fronts national ou populaire, ligues prolétarienne ou révolutionnaire.

Jolie habite Vénus ; Vénus l'ensorceleuse, la belle, la callipyge déesse de l'amour.

Caïn, lui, habite Mercure, quartier du dieu romain des voleurs, du commerce et de la communication, spéculation antique prémonitoire, rapprochement aux accents si modernes, si mondialisés qui caractérise à merveille le rusé messager de la mythologie grecque, ailé et zélé, malin et matois, serviteur exclusif des puissants dirigeants de l'Olympe, Zeus en tête, en président incontestable et incontesté de la World Company Hellène des temps jadis.

L'inverse, Jolie à Mercure, Caïn à Vénus, eut certes été plus original, conduisant naturellement à une tout autre histoire dans laquelle l'Adonis Caïn eût vraisemblablement sauvé la sulfureuse Jolie. Mais on n'y peut rien, c'est comme ça. Jolie habite Vénus et Caïn, Mercure.

Jolie est assez fière de son original prénom. Caïn qui n'a aucune religion a longtemps porté le sien comme une croix. Aujourd'hui, ça s'est tassé, sa carrure le protège des sarcasmes ; les moqueries des cours de récréation de son enfance sont bien loin derrière lui, oubliées. Jolie et Caïn habitent la même cité mais ils ne se connaissent pas encore. Pour une raison somme toute assez simple, c'est aujourd'hui qu'ils se rencontrent.

Il faut dire que la rivalité entre Vénus et Mercure ne les a guère aidés jusqu'à présent dans cet hypothétique quoique

désormais inévitable et prochain croisement de leurs trajectoires réciproques et erratiques de minuscules astéroïdes perdus dans les champs d'attraction et de répulsion de leurs quartiers antagonistes.

Une rivalité terrible, cette rivalité entre Vénus et Mercure, une rivalité qui existe depuis la création de la cité, dès que ses premiers habitants commencèrent à s'y installer. On ne sait pourquoi ; c'est comme ça. C'est comme pour les Montaigu et les Capulet, pour les Horaces et les Curiaces, comme entre droite et gauche, on n'est pas d'accord, chien et chat, on ne s'aime pas, on s'évite ou quand on ne peut plus s'éviter, on se bat. Vénus alors sort ses griffes acérées et luisantes au pied du mur où Mercure, grognant à travers un rictus de haine, l'a enfin acculée ; la lutte est violente, les pires coups, surtout ceux qui ne sont pas autorisés, sont portés. Mais on ne se tue pas, on s'épuise juste un moment ; si l'on se tuait, il n'y aurait plus de lutte et le diable et les anges déchus qui le servent, veillent toujours à laisser suffisamment de forces aux irréductibles ennemis pour que l'affrontement ait quelque chance de pouvoir renaître plus tard, une fois les plaies pansées et cicatrisées, les morts pleurés et enterrés.

Bien sûr, aux Planètes, la lutte est celle à laquelle se livrent deux bandes distinctes, celles qui chacune contrôlent une moitié de la cité. Quand les bandes adverses de Vénus et Mercure s'affrontent, ce sont alors meurtres, assassinats, disparitions inexplicables qui s'alignent et s'additionnent en longues séries morbides sur fond de racket et de trafic de drogue, venant matérialiser dans le sang, la férocité des combats mercuro-vénusiens.

Pourtant, parfois, au milieu de ces règlements de comptes tout aussi épisodiques que violents, Vénus et Mercure exceptionnellement s'assemblent, mariage de l'eau et du feu, noces diaboliques ordonnées par quelques démiurges lubriques et désaxés, alliance de raison néanmoins pour repousser l'ennemi commun, police et justice, au moment où celui-ci semble devenir trop pressant, et se pique de vouloir, espoir dérisoire, empêcher deals et trafics pour restaurer l'ordre de la République ; c'est alors flambée de violence fomentée, organisée, qu'on dirait pourtant épidermique et incontrôlée. Tous les quatre ans, avec une stupéfiante régularité digne de la précision d'une horloge atomique, on ravage pendant trois ou quatre jours tout ce qui peut ressembler de près ou de loin à un quelconque symbole de la puissance publique, commissariat, agence pour l'emploi, caserne de pompiers, antenne de la CAF, guichets de l'assurance maladie...

Les exactions restent toutefois sagement enfermées aux limites de la cité, comme si les pouvoirs occultes qui la dirigent ne voulaient pas aller plus loin, laissant croire aux autorités constituées qu'elles maîtrisent la situation. Le député-maire Berhillon, le préfet Marzini, le procureur Clémenti peuvent alors dans leurs déclarations solennelles, réaffirmer le bien-fondé de leurs actions respectives puisqu'une fois encore on a réussi à encadrer et canaliser aux frontières de la cité maudite, saccages et destructions ; on y ramènera l'ordre, c'est sûr, on saura châtier le moment voulu avec toute la fermeté nécessaire les coupables. « On fait la part du feu », disent-ils en aparté aux notables un temps effrayés assurant leurs grands dieux que les planétaires enragés ne pourront jamais commettre

leurs terribles déprédations dans la partie bourgeoise de la ville. Berhillon et les CRS du préfet Marzini, Clémenti en son parquet y veillent ; les bandes, aussi ; chacun ainsi reste maître chez soi.

La plupart du temps toutefois, les quartiers, Vénus d'un côté, Mercure de l'autre, ne collaborent ni ne s'affrontent ; ils s'ignorent dans une espèce de face à face tendu confiné à quelques no man's land, campés fièrement dans leurs espaces respectifs. Au cours de cette lutte alors larvée, de ces quelques escarmouches bien vite réprimées mais qui ne demanderaient qu'à dégénérer pour peu qu'on ne les maîtrisât aussitôt apparues, les territoires des deux maîtres incontestés de la cité sont alors à peu près respectés : Abel tient Vénus et Jupiter, quand Mercure et Uranus font allégeance à Klaus. Si le business tourne de façon satisfaisante des deux côtés, l'équilibre certes précaire, mais équilibre quand même, se maintient vaille que vaille, coûte que coûte, tant que les deals, trafics, vols, escroqueries en tout genre rapportent suffisamment.

Jolie, la Vénusienne, a dix-neuf ans depuis hier, depuis cette belle journée ensoleillée du dix-huit septembre 2012, jour de la sainte Nadège ; Caïn en a six de plus, mais pour lui comme on ne connaît pas encore sa date de naissance, on ne sait pas véritablement depuis quand ; on le saura peut-être, plus tard, ne brûlons pas les étapes : « Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage », disait ce bon monsieur de La Fontaine.

Jolie et Caïn ont tous deux des parents moyennement fatigués, un des deux pères, une des deux mères sont soit au chômage, soit gravement malades, mais heureusement ni le père ni la mère de la même famille, il y a donc une justice, relative. Les parents ne sont pas complètement dépassés mais ça frôle étrangement les limites, surtout chez Caïn. Nos futurs héros ont, cela va de soi, une ribambelle de frères et de sœurs aux histoires mal ficelées. On y reviendra aussi mais pas pour tous les frères ni pour toutes les sœurs ; ça prendrait trop de temps, ils sont bien trop nombreux. Tous deux, Jolie comme Caïn, sont les petits derniers de chacune de leurs abondantes fratries.

Jolie est belle, Caïn, costaud.

Elle est, comment vous la décrire ?

Brune, mate et fine ; vive, fraîche et volontaire. Quand elle marche, elle a un mouvement naturel, harmonieux, concentrique, impossible à décrire, où la grâce ondule et palpite. Comme le dit le baron balzacien, banquier ripou de Nucingen, avec son bon gros accent d'Alsacien juif Polonais dans *Splendeurs et misères des courtisanes* : « C'est un anche (traduction : ange) radieux. »

Jolie a décidé de devenir infirmière. Mazette ! Un bien beau métier mais si difficile, si ingrat, si peu reconnu ; un métier sacerdoce, une vocation quasi monacale. On la regarde avec de grands yeux à la cité quand elle dit qu'elle veut être infirmière. On lui dit : « T'es folle, quelque chose ne tourne pas rond chez toi, tu désorbites ou quoi ? » Chacun sait bien

qu'Abel le caïd de Vénus en pince sacrément pour Jolie. Ah, ça ! Si elle le voulait la Jolie, là, alors là, elle n'aurait plus aucun souci à se faire pour son avenir ; mais non, Jolie têtue, ne veut pas d'Abel, elle veut devenir infirmière et partir au plus vite des Planètes. C'est ainsi, il ne faut pas chercher à comprendre, là aussi, c'est comme ça...

Caïn costaud est blond. Il n'est pas que blond, il est beau aussi mais lui, à la différence de Jolie, il n'a rien décidé du tout. Klaus le chef de bande de Mercure a décidé pour lui ; il n'est même pas sûr qu'il ait imaginé un seul instant qu'il pût en être autrement ; voyez-vous, il faut bien vivre. Et pour vivre, il est devenu comme disent ceux qui parlent bien, l'affidé de Klaus. S'il continue comme ça, pour sûr, il ne va pas tarder à monter dans la hiérarchie du vice et du crime. Pour l'instant, après plein de petits boulots tous aussi répréhensibles les uns que les autres, tous destinés à tester dès douze ans sa fidélité, après une énième promotion saluant sa docilité, il livre en came une ou deux fois la semaine les dealers de Klaus. Il ramasse en retour l'argent du trafic et le remet à Verbecke, l'un des deux bras droits de Klaus. Il paraît que ça le fait marrer, Klaus, de parler de ses deux bras droits, Verbecke le banquier de la bande et Khaled l'homme des sales besognes, le tueur froid.

Ne vous tracassez pas toutefois, dans cette histoire, Abel qui aime Jolie ne va pas tuer Caïn qui va aimer Jolie, ni l'inverse d'ailleurs, car ça on l'a déjà fait il y a très, très longtemps, au tout début du monde ; enfin je crois qu'ils ne vont

pas s'entretuer, je n'en suis pas encore complètement sûr, il est vrai que quelquefois l'histoire se répète, bégaye ; on verra bien... Un peu de mystère, que diable !

Une dernière chose en passant, Klaus et Abel qui s'opposent, ont le même chef qui en coulisses tire les ficelles, répartit les territoires. Il s'appelle Kandinsky ou quelque chose comme ça. Les rares personnes qui le connaissent l'appellent K. ou Monsieur K. Sans doute K. veut-il diviser pour régner. Mais en a-t-il vraiment besoin ? On pourrait légitimement en douter tant le big boss de Klaus et d'Abel, leur dieu à eux, semble un monstre omnipotent ; Klaus dit de lui sans rire qu'il est une créature de Lucifer, l'envoyé spécial du diable sur ce coin pourri de la Terre ; il n'y a pas intérêt à se moquer de lui quand il dit ça. Certains ont payé de leur vie ce manque de foi manifeste en son diable. Bref, Klaus, il lui manque certainement une case ou même plusieurs, mais personne ne le lui dit plus ; ce n'est pas un drôle ni un tendre ; heureusement il n'habite pas la cité ; mais quand on l'y voit, alors là, ça craint, on sait que ça risque de faire très mal.

Bon, ne nous dispersons pas plus longtemps, commençons d'abord par cette fameuse rencontre entre Jolie et Caïn.
Chaque chose en son temps.